

DIEU EST-IL MUSIQUE ?

Par Freddy Eichelberger,
Musicien

En guise de préambule, une petite réflexion sur le tétragramme sacré יהוה que nos amis juifs ne prononcent pas et remplacent, quand ils lisent la Torah à voix haute, par le mot « Adonai » généralement traduit par « l'Éternel » dans la tradition protestante.

Il est composé des quatre lettres Iod, Hé, Vav, Hé. La lettre Iod correspond au principe masculin. Les trois lettres suivantes Hé Vav Hé forment le prénom Havah, « Ève » en français, principe féminin.

Le seul nom de l'éternel pose ainsi dès le départ sa double nature masculine et féminine. N'étant pas très convaincu par les orthographes inclusives mais plutôt par une hypothétique forme d'alternance non encore prévue dans le langage, j'aimerais bien que le titre sous-jacent de cette conférence soit « Dieu est-**elle** musique ? », formule que je trouve aussi poétique que l'improbable « quelle heure est-elle », qui pour l'instant est encore une faute de français ! Tout cela serait résolu si nous avions un genre neutre, mais je n'imagine pas pouvoir mettre l'Éternel au « neutre », d'une part parce que l'idée me paraît fade, et d'autre part parce que la « neutralité » ne rend pas compte d'une double nature polarisée en féminin et masculin.

Pour tenter de répondre à la question posée, je tâcherai dans un premier temps d'essayer de définir ce qu'on peut entendre par « Dieu », puis de la même manière ce que l'on entend par « musique ». Avant de conclure je vous proposerai une troisième partie consacrée à Sébastien Bach en général et à sa musique religieuse en particulier.

À quel moment et dans quelles conditions le principe divin apparaît-il dans la conscience des êtres humains ? Est-ce quand l'homme préhistorique commence à se poser des questions sur le sens et les difficultés de l'existence ?

Des recherches scientifiques tendent à démontrer que l'emplacement des peintures rupestres, en particulier des mains que l'on retrouve sur les parois des grottes, aurait été choisi en fonction de propriétés acoustiques. Sans vouloir s'approcher d'une conclusion hâtive par rapport à notre sujet, est-ce que notre femme ou homme préhistorique est un jour particulièrement sensible au fait que la grotte à un certain endroit lui renvoie ou amplifie son chant ? Et qu'elle (ou il) se sent tout à coup en harmonie avec les pierres et la nature, se sentant petite partie d'un grand tout ?

Le chant, présent dans toutes les religions, est-il le premier mode de conscience d'une nature vibratoire générale de l'univers ? Et cette conscience est-elle réservée à l'espèce humaine ? Le loup qui hurle à la lune n'est-il pas, peut-être, en train de se relier à une perception divine ? Et que dire du chant des baleines ? Peut-être dépasse-t-il lui aussi le simple langage et la simple communication entre vivants ?

Notre être préhistorique se relie en tout cas de cette manière à ce chant général, communiant ainsi avec la nature qui l'entoure, pierres, plantes et animaux. Il peut s'inscrire dans une vibration universelle.

Je pense que l'on pouvait ressentir le même genre d'émotion dans le temple de Salomon au son de tous les lévites en train de chanter accompagnés par 120 trompettes et 298 harpes, luths et cymbales comme il est décrit dans les Chroniques !

Dans l'évangile de Luc, Marie submergée d'émotion se met à déclamer ce qui deviendra le Magnificat, et il est fort à parier qu'elle le chante...

On sait maintenant que l'univers est vibratoire et en mouvement constant, constitué d'atomes remplis de vide et en vibration continue. Comme les électrons autour du noyau atomique, les planètes tournent autour des étoiles, et ainsi à chaque niveau de l'infiniment petit à l'infiniment grand. Cette conception du macrocosme reproduisant le microcosme est un grand principe formulé chez nous depuis l'antiquité par les philosophes grecs, et partagé par les cultures animistes du monde entier.

Dans notre imagination, ce terme est en général relié à des cultures dites « primitives ». On pourrait dire « premières » pour se donner bonne conscience, les Français ayant tendance à inventer un nouveau mot lorsqu'ils finissent par se sentir coupables à force de penser avant tout au côté péjoratif de l'ancien mot. Je préfère l'idée de rendre aux mots leur noblesse d'origine, un « primitif flamand » par exemple désigne en général un grand maître de la peinture des Pays-Bas du sud, et non pas un supporter anversois gorgé de bière poussant des hurlements dans la rue...

Nous pensons donc systématiquement avant tout aux aborigènes d'Australie, à quelques tribus africaines reculées, aux amérindiens, tous ces rescapés qui seraient probablement bien plus nombreux si on ne les avait pas forcés à adopter un autre mode de vie et nos religions orientales (mon grand-père pasteur, à la fin de sa vie, était arrivé à la conclusion que nous ne pouvions rien comprendre au christianisme car c'était une religion orientale ; j'adore me le rappeler !).

Mais il y a aussi les Japonais, peuple hautement civilisé selon nos critères occidentaux. Le Shinto, religion nationale du Japon, est une religion animiste fondée sur l'unité des Japonais avec la nature et même les îles qui constituent le pays. Cette conception du monde et du divin n'est de manière évidente pas liée à ce que nous appelons probablement à tort « l'évolution » d'une culture ou d'une civilisation.

Dieu pourrait-il donc être défini par cette vibration générale de tout l'univers du plus grand au plus petit, et donc cette relation commune entre tous les constituants de cet univers ?

Si oui, est-il origine ou aboutissement ? Cette question a-t-elle même un sens en pleine relativité où l'on sait maintenant que le temps, s'il existe, est relatif ?

On peut évidemment imaginer un Dieu qui préexiste, le « premier moteur immobile » d'Aristote et qui essaime dans tout l'univers, la source du big bang.

Mais on peut aussi imaginer Dieu comme la somme de toutes nos vibrations, notre énergie commune perpétuellement en extension et résorption comme une grande respiration, inscrite dans une multitude d'univers concentriques à nombre infini de dimensions, ceux-là décrits voire prouvés par les mathématiciens.

Cette conception peut en tout cas permettre à un mécréant de culture chrétienne de se réconcilier avec les écritures. J'aimerais citer deux exemples.

Le premier est emprunté à René Barjavel, écrivain probablement un peu oublié à l'heure actuelle. Il reprenait le récit traditionnel de la création d'Ève à partir d'une côte d'Adam, et se demandait du coup ce qui pouvait manquer génétiquement à l'homme par rapport à la femme. Sa réflexion l'amenait au chromosome Y qui dans l'apparence est un chromosome X incomplet, et il y voyait là le sens caché de ce récit.

Le deuxième est une expérience personnelle. Adolescent, je regardais à la télévision « *La planète des singes* », pas le grand film tiré du livre de Pierre Boulle mais une série dérivée. Il y a une scène de service religieux chez les singes, où l'officiant déclare « *Dieu a fait le singe à son image* ». Une fois remis de ma crise d'hilarité, je me suis rendu compte que la version simiesque de cette phrase n'était au fond pas plus ridicule que la version humaine. J'étais brutalement séparé des derniers restes enfantins de la perception anthropomorphe de Dieu, encore sûrement tenace dans l'imaginaire conscient ou inconscient de beaucoup d'entre nous.

Mais si on se remet dans la conception du divin décrite plus haut, les deux versions de la phrase reprennent tout leur sens. Le singe et l'homme se retrouvent effectivement à l'image de Dieu. La phrase de Pythagore « *connais toi toi-même et tu connaîtras l'univers et les dieux* » va aussi complètement dans ce sens reliant microcosme et macrocosme.

Quoi qu'il en soit il y a sûrement autant de conceptions de Dieu que d'êtres vivants, mais, en ce qui me concerne, mon Dieu (et l'exclamation « *Mon Dieu* » reprend aussi une autre saveur) est certainement celui-là.

Tentons maintenant de définir ce qu'est la musique. Selon quel ou quels critères un son passe de la catégorie « *bruit* » à la catégorie « *musique* » ? Probablement lorsqu'il est émis intentionnellement dans ce but.

Mais on peut dépasser le domaine du concret ; une musique peut être simplement dans la tête de celui qui l'a jouée ou composée, ou aussi dans celle de celui qui l'a entendue. Inversement un bruit non intentionnel comme le ressac ou le vent qui passe dans les branches des arbres peut être ressenti comme musical par beaucoup d'entre nous. Il y a forcément un côté parfaitement subjectif pour décider ce qui est musique et ce qui ne le serait pas.

Historiquement, on retombe beaucoup sur l'idée d'harmonie, qui physiquement est une notion parfaitement précise. Le début de l'investigation date de Pythagore (le revoici !). Il entend un jour des forgerons frapper sur des enclumes, et trouve les sons « *harmonieux* », il perçoit que certains sons résonnent de manière « *sympathique* » les uns par rapport aux autres. Rentré chez lui, il construit un « *monocorde* », une seule corde tendue sur une caisse de résonance, et commence à faire des calculs, à repérer les différents sons en fonction des divisions du monocorde. La science a par la suite mesuré les fréquences, qui sont inversement

proportionnelles à la longueur vibrante. Elles sont exprimées en hertz qui correspond au battement par seconde.

Je remercie Frédéric Rivoal de vous faire entendre les sons au fur et à mesure que je les décris.

Si un tuyau d'orgue donne un son que l'on définira comme « fondamental », on appellera la fréquence double la première harmonique, qui sonnera à l'octave au dessus et sera donnée par un tuyau dont la longueur sera la moitié de celle du tuyau donnant le son fondamental.

On a ensuite l'harmonique suivante à fréquence triple qui sonnera une quinte au dessus, puis de nouveau une octave, puisque $4=2 \times 2$...

Si le fondamental est un do, les notes données par la série seront Do, do (x2), sol (x3), do (x4), mi (x5), sol (x6= 2x3), si bémol (x7), do (x8=4x2=2x2x2). Les harmoniques suivantes donneront grossièrement toutes les notes de la gamme. C'est ainsi qu'un trompettiste jouant une trompette ancienne sans piston pourra avoir toutes ces notes dans l'aigu, et de moins en moins de notes au fur et à mesure qu'il descend dans le grave de l'instrument.

À partir de là, Pythagore va relier ces notions à l'organisation du cosmos, et va décrire la « musique des sphères », notion qui aura la vie dure jusqu'à la Renaissance.

On va ainsi faire correspondre la distance des planètes par rapport à la terre avec les séries harmoniques. Il y aura plusieurs hypothèses, mais on pourra imaginer la musique des sphères en attribuant à chaque planète une note, de plus en plus aiguë au fur et à mesure que l'on s'éloigne de la Terre, dans l'optique géocentriste qui primait à l'époque.

La terre donnant le son fondamental, on aura ainsi ensuite dans l'ordre Lune Soleil Vénus Mercure Mars Saturne et enfin la voûte étoilée.

D'autres donneront les notes en fonction de la vitesse apparente des planètes.

Les pythagoriciens affirmaient que la musique des sphères était réelle, mais que nous ne pouvions l'identifier parce qu'elle faisait partie de notre onde sonore dès notre naissance...

L'architecture va obéir aux mêmes lois. Une construction pourra être musicale si elle est harmonieuse au premier sens du terme (à notre époque on dirait plutôt harmonique) ; inversement on verra Palestrina écrire un motet construit sur les mêmes proportions que le dôme de Florence.

C'est ainsi que dans la classification médiévale des sept arts libéraux, la musique ne se retrouve pas dans le trivium (arts de la parole incluant grammaire, rhétorique et dialectique) mais dans le quadrivium (sciences mathématiques comprenant arithmétique, musique, géométrie et astronomie). À la lumière de ce qui précède on comprend mieux pourquoi.

La musique est ainsi ce qui rend palpable les vibrations et proportions, ce qui fait entendre l'univers et les dieux. C'est pour cette raison qu'on ne jouera pas n'importe quelle musique n'importe quand. Certains modes seront réservés à certains jours et certaines heures.

Il en est ainsi dans la tradition du chant byzantin, et de nos jours chez les Indiens, pour qui le mot raga désigne l'échelle du mode utilisé ainsi que la forme musicale.

J'ai vu lors d'un concert des musiciens indiens expliquer au public qu'ils allaient jouer un autre raga que celui prévu sur le programme car le concert était le soir alors qu'initialement il était prévu l'après-midi. Ils font encore partie des gens qui ont cette vive conscience de la musique inscrite dans l'univers.

Passons à Sébastien Bach (qui ne s'appelait pas Jean-Sébastien mais Jean Sébastien, en deux mots, le prénom usuel chez les Allemands étant, jusqu'à une époque assez récente, le dernier).

Je commencerai par évoquer ce qui se passe au Foyer de l'âme tous les premiers dimanches du mois à 17h30. Un groupe de mécéants bénévoles, renouvelé chaque mois, a commencé à se réunir en mars 2000 pour jouer une des « Musik » (le terme « cantate » est largement postérieur) composées par Sébastien Bach pour le culte. L'orgue du temple était à bout de souffle, et le projet musical a assez vite induit un autre projet, celui de construire un orgue neuf copié sur les modèles du XVIII^e siècle que l'on trouve en Thuringe ou en Saxe.

La question s'est posée de construire un orgue ailleurs dans un espace réservé à la musique. Mais les musiciens trouvaient que le fait que cet orgue soit dans un temple protestant avait plus de sens, alors même que nombre d'entre eux auraient été gênés de devoir jouer cette musique dans le cadre d'un office religieux. C'est pour cette raison que ce moment a toujours été hors culte, afin que tout le monde, musiciens et public, puisse y mettre la spiritualité ou l'absence de spiritualité de son choix.

Toutefois l'idée était quand même aussi de faire prendre conscience aux paroissiens à quel point cette musique pouvait leur être accessible, puisqu'elle est basée sur les thèmes qu'ils connaissent pour les avoir chantés le dimanche au culte.

Que se passe-t-il précisément avec cette musique et ce projet, pour que des centaines de musiciens aient pu prendre sur leur temps de repos ou de loisir pour retourner au turbin, exercer leur métier gratuitement avec une telle constance ?

Sébastien Bach n'a pas eu une vie facile. Il se retrouve orphelin à l'âge de dix ans, ayant perdu ses deux parents en l'espace d'une année. Il se retrouve ballotté chez son frère aîné puis au pensionnat, rentre enfin dans une maîtrise pour enfants pauvres. Comme beaucoup d'artistes, la musique l'a probablement sauvé, et dès l'âge de 18 ans il obtient son premier poste de musicien à Weimar, d'abord comme violoniste puis comme organiste.

C'est un homme profondément religieux et luthérien, sa bibliothèque est remplie de livres de théologie. C'est à partir de 1723 à Leipzig qu'il va pleinement exprimer sa foi à travers la musique qu'il doit fournir tous les dimanches.

À son époque, la rhétorique a pris possession de la musique. La musique est devenue discours, et les figures de style que l'on apprend afin de bien parler en public ou prêcher ont toutes leurs correspondances musicales. On utilise plus

fréquemment la dissonance, symbole d'humanité par rapport à la consonance harmonique qui perpétue la sensation de l'harmonie divine.

Mais les lois des anciens sont encore largement connues, et les théories sur l'accord des notes les unes par rapport aux autres continuent à fleurir.

Bach utilise largement les nombres dans sa musique, nombre de mesures, proportions, symbolique du nombre d'altérations à la clef, etc. De même il joue avec son nom. En attribuant un nombre à chaque lettre dans l'alphabet allemand, la somme B+A+C+H fait 14, la somme J+S+B+A+C+H fait 41. D'autre part les lettres B,A,C,H désignent en Allemagne les notes si bémol, la, do, si bécarré.

Il lui arrive souvent de « signer » ainsi quelque part. Il m'est par exemple arrivé de repérer dans la mélodie d'un choral les notes B,A au début de la mesure 14 et C,H au début de la mesure 41.

Je n'ai pas voulu faire une analyse numérique complète de la cantate d'aujourd'hui, j'ai juste regardé brièvement, et quand même remarqué que dans le premier chœur le choral rentre à la mesure 14, et qu'à la mesure 41 c'est la première fois que toutes les voix du chœur disent en même temps le mot « voll » (plein). Le récit de ténor fait sinon 14 mesures...

Est-ce juste un hasard ?

Un autre aspect important de ces « Musik » que nous jouons, c'est qu'elles sont elles aussi inscrites dans le temps cosmique. Comme elles suivent le cycle liturgique dans leur grande majorité, elles sont basées sur des chorals qui, quasiment tous, ne sont chantés qu'à certaines périodes de l'année.

Sébastien Bach met systématiquement les lettres SDG, « soli Deo gloria », « pour la seule gloire de Dieu » à la fin de toutes ces compositions. L'intention déclarée est à mon sens d'élever sa musique vers le cosmos.

Lorsque je lui ai dit que j'allais faire une conférence et sur quel thème, Andrée Mitermite, une des musiciennes qui a le plus joué dans ce temple depuis le début du projet (mais qui ne pouvait malheureusement pas être là aujourd'hui parce qu'elle travaille ailleurs) m'a écrit, je cite :

« Creuse-toi la cervelle mais pas trop, il n'y a pas de Dieu, il y a la foi qui porte à la méditation et à la musique peut-être... »

Je lui ai répondu que c'était à peu près ce que j'allais dire !

Il y a plein de manière d'exprimer les choses, et nous mettons chacun des mots différents pour désigner des choses semblables. Au fond, qu'est ce que la foi ?

Dès mon adolescence j'ai eu l'occasion d'accompagner des cultes à la Maison Verte à Paris, avec « mon » pasteur Charly Hédric à qui je dois tant. Puis je suis devenu organiste.

La différence entre un organiste et un paroissien, c'est que l'organiste, lui, est obligé d'aller au culte, ce qui change beaucoup de choses. Il a avec le pasteur un rapport professionnel, et comme dans tous les métiers où l'on ne choisit pas ses partenaires, il est assez rare de tomber sur quelqu'un avec qui on se sent sur la même longueur d'onde. J'ai eu quand même la chance de vivre parfois de tels moments,

Cultes-conférences du Foyer de l'âme 2019 « Dieu et la musique ? »

Dieu est-il musique ? par Freddy Eichelberger le 3 février 2019

notamment avec Florence Taubmann à l'Oratoire du Louvre, et Geoffroy de Turckheim au Foyer de l'âme.

Mais malgré tout, en faisant chanter des gens qui exprimaient leur foi, en choisissant des musiques appropriées, au fur et à mesure surtout que j'apprenais à improviser sur les thèmes des psaumes et des chorals, je me sentais connecté à quelque chose que l'on pourrait appeler le sacré, en ce sens qu'il s'abstrait du profane. Et je pense que la perception du sacré n'est pas une histoire de religion.

Je me sentais mécréant mais j'avais gardé la foi.

Il semble donc, à la lumière de ce que nous avons vu, que la musique soit une des manières de se relier concrètement à ce que l'on peut appeler le divin.

Je parlais tout à l'heure de hasard.

La cantate que nous allons jouer est prévue pour le deuxième dimanche après l'épiphanie, c'est aujourd'hui le quatrième. Le deuxième dimanche était le jour de la conférence de Christian Lutz. Le troisième dimanche était le jour de la conférence de Coline Serreau. Elle a chanté en duo un des airs de Sébastien Bach parmi les 600 ou 700 qu'il a écrits. Il se trouve que cet air se trouve précisément dans la cantate d'aujourd'hui, alors que Coline n'en savait rien !

Que conclure de tout ça ? Je crois fermement que la musique est un moyen pour nous de s'élever et de communier avec la beauté de cette création en perpétuel renouvellement faite de vibrations et de circonvolutions. Nous avons vu que par sa nature harmonique la musique pouvait être intégrée dans le divin.

Que pourrait-on dire de l'inverse ?

En ce qui me concerne, « mon » Dieu est musique sans aucun doute.